



Ronaldo a marqué, de la tête, dans le coin gauche du but

L'UNL (Universal Network Language) est-il la panacée annoncée ? Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué.

La genèse de l'UNL

Dans le n° 30 de La LETTRE (janvier 1998) l'article "Voici la débabelisation" évoquait, sur un ton qui se voulait satirique, la future émergence du GUL (Global Unified Language).

Sous ce sigle, se dissimulait une démarche programmée de conversion de tous les habitants de la planète à une langue unique... qui se révélait être l'anglo-américain.

Une fois de plus, notre fiction n'était qu'une pâle esquisse de la présente réalité. Le journal "Le Monde" dans son supplément hebdomadaire TRM (Télévision, Radio, Multimédia) du 7 au 13 décembre 1998, dans un article rédigé par Denis Delbecq, présente l'UNL (Universal Network Language) destiné à faire tomber les barrières linguistiques sur les réseaux.

En préambule, l'article rappelle les difficultés des internautes qui, attirés par des références alléchantes, se heurtent à l'hermétisme de textes rédigés dans une langue qui leur est, plus ou moins, étrangère. Autant, on se félicite de la généralisation de HTML pour la présentation des pages de la Toile, autant, en revanche, on regrette que la compréhension du contenu de ces pages, reste fondamentalement attachée à la maîtrise de la langue de l'auteur.

Les systèmes de traduction automatique ont montré leur limite, notamment lors de la diffusion du rapport Starr sur les relations « qui n'étaient pas convenables » du président Clinton. Peu entraîné à ce genre littéraire, Systran (cité dans notre article de janvier 1998) a commis quelques bévues, relevées par « Le Monde » du 19 septembre 1998.

On ne peut raisonnablement envisager un système de traduction directe qui exigerait de construire et d'entretenir autant d'automates qu'il y a de couples de langues sur la planète.

Les systèmes actuels, comme Systran, ne permettent que des traductions de et vers l'anglais et attribue à l'anglais un rôle primordial. L'anglais est, certes, la langue la plus répandue mais elle n'est pas la plus adéquate pour cet usage. Ainsi pour traduire un texte rédigé dans une langue latine vers une autre langue latine, par exemple de l'espagnol en italien, il faut, d'abord, passer de l'espagnol à l'anglais puis, ensuite, de l'anglais à l'italien. Cette double transformation ne manque pas d'angliciser la forme et souvent le contenu du message.

En 1996, pour améliorer la communication entre internautes de langues différentes, l'ONU a lancé un vaste programme de recherches, destiné à créer un véritable langage universel de réseau.

Pas moins de 17 équipes de chercheurs (dont une modeste contribution française de 6 personnes, dont une seule à plein temps) ont commencé à bâtir un langage dépourvu de toute ambiguïté.

Une course de vitesse est engagée pour éviter que de grands éditeurs américains reprennent l'ensemble du projet pour en diffuser les outils, à titre onéreux.

Ce langage se présente comme un pivot, c'est-à-dire un intermédiaire pour le passage entre deux langues quelconques. Il repose sur un vocabulaire de mots universels empruntés à l'anglais (il y en aurait 300 000 dont 10 % ont actuellement des équivalents en français) accompagnés de commandes permettant de décrire le contexte et les relations entre ces mots.

Il est clair que la traduction d'un texte codé en UNL qui est un langage artificiel et précis, vers une langue vivante ne pose pas de gros problèmes.

En revanche, le codage d'un texte, rédigé dans une langue quelconque, en UNL est un travail délicat. L'UNL fait appel à un outil logiciel d'aide à la conversion. Pour chaque phrase soumise, l'outil sollicite des précisions. Il interroge l'auteur pour trouver le sens d'un polysème (mot à plusieurs significations). Sans ces précautions, « bill gates » risquerait fort d'être compris comme « les portes de la facturation ».

Que vient faire Ronaldo ?

C'est ici qu'intervient l'exemple qui titre cet article et qui est développé dans l'article du « Monde ». Dans notre exemple « marquer » et « but » sont des polysèmes. Ils sont utilisés, ici, dans le contexte d'un match de football. L'outil aide à démêler la syntaxe pour affecter à chaque mot, le sens exact voulu par l'auteur.

- Qui a fait quoi ? Ronaldo a marqué.
- Qu'a-t-il marqué ? un but.
- Avec quel instrument ? de la tête.

L'auteur doit passer beaucoup de temps à exprimer son texte en UNL. Mais ensuite le texte UNL pourra être facilement et fidèlement traduit dans de nombreuses langues : allemand, anglais, arabe, chinois, espagnol, français, hindi, indonésien, italien, japonais, portugais et russe avant d'aborder le letton, le mongol, le swahili et le thaï au début du prochain millénaire.

Les ressorts de l'UNL

Nous vous soumettons le codage de la phrase du titre en UNL :

- `agt(score(icl>event,agt>human, fld>sport).@entry.@past.@complete,Ronaldo)`
- `obj(score(icl>event,agt>human, fld>sport).@entry.@past.@complete,goal(icl>thing))`
- `ins(score(icl>event,agt>human, fld>sport).@entry.@past.@complete,head(icl>body))`
- `plt(score(icl>event,agt>human, fld>sport).@entry.@past.@complete,corner)`
- `obj(corner,goal(icl>thing))`
- `mod(corner,left)`

Le langage utilise des mots considérés comme universels : score, goal, head, corner, left.

Chaque mot est complété d'indications, destinées à lever toute ambiguïté. Il est précisé que Ronaldo est « human » et que l'on est dans le domaine du « sport ».

Il est indiqué que « goal » est une chose et non un objectif. De même, « head » est une partie du corps et non le début de quelque chose.

Le verbe « score » s'entoure d'une série de codes destinés à organiser la structure de la phrase : Ronaldo est l'agent (le sujet), « head » est l'instrument, « corner » est le lieu. Il est précisé que l'adjectif « left » se rapporte au « corner », etc.

Évidemment, vous l'avez bien compris - mais je tiens quand même à le souligner pour éviter toute confusion - les textes rédigés dans ce langage artificiel ne sont pas destinés à être lus et assimilés par des êtres humains ; ils se bornent à alimenter des automates façonnés pour mouliner de tels volumes d'ésotérisme.

Cependant, il faudra bien envoyer, de temps en temps, quelques centaures (moitié homme, moitié machine) pour farfouiller dans ce code à la recherche de l'origine des contresens observés à la sortie de l'automate.

Ronaldo golis per kapo en la maldekstran angulon

Qu'ès aco ?

C'est la phrase du titre codée en espéranto. La langue internationale serait-elle apte à jouer deux rôles :

- servir de langage-pivot ;
- être, à terme, compréhensible à la fois par l'auteur et par le destinataire ?

Quelques petites explications.

- « golis » est le passé d'un verbe « goli » construit sur la racine « golo ». « golo » signifie le but dans le contexte du jeu, alors que le but au sens d'objectif serait exprimé par « celo ».
- « kapo », c'est une tête ; « per la kapo », c'est au moyen de la tête.
- « maldekstran » est un mot construit à partir de « dekstro » la droite (substantif) dont les dérivés sont « dekstra » (adjectif) et « maldekstra » (opposé à droite = gauche).
- « angulo », c'est un coin. La terminaison « n » (déclinaison de l'accusatif) indique le mouvement.
- Il est inutile de préciser « golejangulon » (golejo = la cage = lieu où l'on accueille le but) qui serait un pléonasme.

Le verbe « goli » est un bon exemple de création logique d'un mot. Si le substantif « golo » figure au dictionnaire, le verbe « goli » n'y est pas mentionné, mais chacun peut créer le verbe selon une règle admise. Une autre forme plus classique serait « Ronaldo enpafi golon » du verbe « pafi » = tirer.

Une anecdote

Je ne peux m'empêcher de rapprocher ce constat d'une histoire qui circulait parmi les humoristes téméraires de l'ancienne Union Soviétique.

Au cours d'un congrès international de dentistes, un conférencier russe exposait une nouvelle technique pour effectuer des soins dentaires.

Il expliquait la façon d'emprunter, pour accéder à la bouche du patient, une voie inhabituelle, en prenant le tube digestif à rebours (oui, je n'insiste pas - vous aviez bien compris - c'est par là !).

Ses confrères occidentaux, après avoir applaudi la performance, s'interrogèrent sur les motifs de la recherche d'une telle complexité.

« Pourquoi affronter de telles difficultés alors que les techniques traditionnelles ont fait leurs preuves ? » interpella un praticien américain, plein de bon sens.

Le conférencier dut avouer la raison profonde de sa prouesse « Vous savez, quand on est soumis à un pouvoir totalitaire, on se méfie de tout et, maintenant, plus personne n'ose ouvrir la bouche ! ».

*Alain Coulon
info@adeli.com*